

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **42 (1992)**

Heft 3: **Philosophie de l'action**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## BIBLIOGRAPHIE

ALAIN DESREUMAUX, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits syriaques* (Documents, Etudes et Répertoires, publiés par l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes), Paris, Editions du C.N.R.S., 1991, 285 p. Histoire de la théologie

Preliminaire et pierre d'angle de tout travail historique sérieux et novateur, l'heuristique requiert elle-même des investigations nombreuses et difficiles lorsqu'elle porte sur un champ aussi ample que la littérature syriaque. Après d'autres, A. Desreumaux en a fait l'expérience en s'attelant, à côté de ses activités d'archéologue et d'épigraphiste, à l'édition de textes syriaques chrétiens. Mais à la différence de la majorité des chercheurs qui se contentent d'amasser dans un fichier personnel la liste des instruments de travail nécessaires à leur recherche des sources, il a jugé que les informations qu'il avait patiemment rassemblées au fil des années pouvaient faire l'objet d'une présentation systématique dont la communauté scientifique saurait tirer profit. Avec pour modèle le répertoire que M. Richard avait conçu pour les manuscrits grecs, il a ainsi composé cet instrument de travail aussi riche que remarquable. Dans ce volume, dont la matière est répartie par lieux (villes) de conservation des manuscrits, 858 publications sont non seulement signalées, mais encore présentées. La consultation est facilitée par une impression claire et aérée ainsi que par un index des noms propres et une liste des bibliothèques et collections. – Fruit d'un travail ardu (ne serait-ce qu'à cause de la localisation de plusieurs fonds de manuscrits syriaques), ce répertoire constituera un ferment pour les études et éditions syriaques dans les années à venir. Et l'on souhaite que nombre de chercheurs, répondant à l'appel que lance A. Desreumaux, entreprennent de décrire et de cataloguer les manuscrits et fonds qui n'ont pas encore fait l'objet d'un véritable examen scientifique. Les notices codicologiques de J.-M. Sauget sont opportunément citées comme un exemple à suivre. Juste et digne hommage, le répertoire est du reste dédié à la mémoire de ce savant.

ERIC JUNOD

MICHEL FÉDOU, *Christianisme et religions païennes dans le Contre Celse d'Origène* (Théologie Historique, 81), Paris, Beauchesne, 1988, 665 p.

Cette imposante thèse de doctorat, présentée au Centre Sèvres (Paris), vise à repérer, sur la base du *Contre Celse*, comment Origène – et Celse aussi, mais de façon moins centrale – a jugé et compris les religions du monde païen contemporain; le judaïsme et la gnose sont donc exclus de l'enquête. Ce projet, qui ressortit autant à la science des religions qu'à la théologie, est original. En effet, si le *Contre Celse* a souvent été utilisé par les spécialistes des religions grecques et barbares comme une source documentaire, le regard théologique que son auteur a porté sur les pratiques et les croyances signalées n'a guère été analysé. – Les deux premières

parties décrivent longuement le conflit des croyances (en distinguant les traditions grecques et «barbares», puis en regroupant sous la rubrique «polythéisme et mono-théisme» la conception du divin) et des pratiques (cultes, fêtes, mystères, magie, miracles, divination). Dans la troisième et dernière partie – intitulée «Le conflit des interprétations» –, M. Fédou développe à proprement parler sa «thèse» en recherchant les enjeux majeurs du débat engagé par Celse et Origène sur les religions. Il présente l'Alexandrin comme le tenant d'une théologie de l'histoire selon laquelle le Logos divin et éternel, manifesté dans son incarnation, sa passion et sa résurrection, s'est aussi communiqué partiellement et de diverses manières dans la vie de tous les peuples et de chaque homme. Qu'il s'en soit suivi de dramatiques méprises conduisant par exemple aux errements des philosophes, au polythéisme ou à la magie, c'est évident. Mais Origène, malgré sa ferme dénonciation de ces incompréhensions, a choisi de ne pas rompre avec la tradition apologétique des semences du Verbe dispersées en chacun, en particulier chez les meilleurs des philosophes grecs. De façon plus significative encore, il admet que le Logos s'est communiqué au devin Balaam. Ce point est mis en évidence par Fédou dans sa conclusion comme une contribution d'Origène aux dialogues interreligieux contemporains: dans son refus résolu du polythéisme et de l'idolâtrie, la théologie chrétienne ne doit pas exclure la possibilité d'une révélation divine partielle à telle religion païenne pour l'acheminer vers la vérité. «Le *Contre Celse* rappelle avec force que l'héritage de chaque peuple demeure soumis à une instance qui le dépasse, et que l'exigence absolue ne peut jamais être identifiée avec les coutumes ancestrales ou les règlements d'une nation. Mais là où les cultures et les religions s'avèrent marquées par le passage du vrai Dieu, elles renvoient dans leur particularité même à l'universelle seigneurie du Logos...» (p. 620-621). Cette tentative d'actualisation de la position d'Origène compte-t-elle parmi les principaux apports de cette solide étude?

ERIC JUNOD

CASSIODORUS, *Explanation of the Psalms*, vol. I. Translated and annotated by P. G. Walsh (Ancien Christian Writers, 51, New York, Paulist Press, 1990, 618 p.

Entre 537 et 540 Cassiodore s'est retiré de la vie politique et administrative pour se consacrer à Dieu et aux affaires ecclésiastiques. La composition de l'*Expositio Psalmorum*, vraisemblablement à Constantinople où il œuvrait utilement en faveur du pape Vigile, suit de peu cette «conversion»; l'ouvrage semble avoir été révisé ultérieurement, peut-être lors de la publication des *Institutiones*. – L'*Expositio* est un commentaire de la totalité du psautier. Cassiodore, loin de rechercher l'originalité, exploite l'héritage de la tradition ecclésiastique latine (Hilaire, Jérôme et, plus rarement, Ambroise). Mais son maître principal et permanent est Augustin auquel il emprunte sa lecture allégorique: la pointe du psautier réside dans l'annonce prophétique (mais cachée) de la venue du Christ et de l'établissement de l'Eglise. – Dans le prolongement du *De doctrina christiana*, Cassiodore tient les Psaumes pour une initiation à l'éloquence biblique et il les utilise pour l'enseignement des arts libéraux (*trivium*, mais aussi *quadrivium*). Le soin mis à traiter de problèmes étymologiques, grammaticaux et rhétoriques représente une caractéristique de ce commentaire. – Cette traduction anglaise de l'explication des 50 premiers psaumes est basée, faute de mieux, sur l'édition de M. Adriaen (CCL 97-98). La brève annotation porte principalement sur les références (scripturaires et littéraires) et sur des

éléments littéraires. On signalera, parmi d'autres, deux index bienvenus: les étymologies et les termes techniques de la rhétorique.

ERIC JUNOD

GRÉGOIRE LE GRAND, *Commentaire sur le premier livre des Rois*, Tome I, Préface – II, 28. Introduction, texte, traduction et notes par Adalbert de Vogüé (Sources Chrétiennes 351), Paris, Cerf, 1989, 495 p.

Ce commentaire de Grégoire le Grand est intéressant parce qu'il illustre de manière exemplaire la mise en œuvre exégétique, traditionnelle depuis Origène, des quatre sens de l'Écriture – historique ou littéral, allégorique ou typique, moral ou tropologique, anagogique ou spirituel. Adalbert de Vogüé, dont la maîtrise et la renommée, en ces matières, ne sont plus à faire, nous en donne une présentation et une version française excellentes. Toutes les questions relatives à une édition critique sont examinées dans l'introduction (authenticité et datation, contenu et méthode, destinataires, sources et influences), et le texte latin de base est celui-là même, à quelques retouches près, que le Père P. Verbraken avait édité dans le *Corpus Christianorum*. Par le titre de *Commentaire sur le Premier Livre des Rois*, qui est celui que donne la Vulgate, il faut aujourd'hui comprendre qu'il s'agit, selon l'usage hébraïque admis, du *Premier Livre de Samuel*. Parmi toutes les préoccupations spirituelles, doctrinales et pastorales développées au cours de son commentaire, Grégoire le Grand, par la compréhension symbolique des figures d'Elqana, Anne, Samuel, Saül et David, revient de manière insistante sur les devoirs des pasteurs de l'Église qui ont trop souvent, à ses yeux, perdu le goût de la vie intérieure, et sur l'unification de l'homme dans sa progressive aspiration à la vision contemplative de Dieu.

JEAN BOREL

CLAUDIO LEONARDI ed ENRICO MENESTÒ (éd.), *Giovanni Scoto nel suo tempo. L'organizzazione del sapere in età carolingia*, Atti del XXIV Convegno storico internazionale, Todi, 11-14 Ottobre 1987, (Atti dei Convegni dell'Accademia Tudertina e del Centro di studi sulla spiritualità medievale, Nuova serie 1), Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo, 1989, 610 p.

*Jean Scot en son temps. L'organisation du savoir à l'époque carolingienne*, tel fut le sujet du colloque qui eut lieu à Todi, en 1987, dans le cadre de l'Accademia Tudertina, et qui fut organisé en collaboration avec la «Society for the Promotion of Eriugenic Studies». Des historiens du haut Moyen Âge abordèrent les questions concernant l'école carolingienne (John J. Contreni), l'enseignement de la grammaire (Louis Holtz) et l'exégèse biblique (Silvia Cantelli) au temps de Charles le Chauve, les traductions du grec (Paolo Chiesa) et l'influence de Denys l'Aréopagite (Giro-lamo Arnaldi) au IX<sup>e</sup> siècle, les controverses sur la prédestination (Gian Luca Potestà) et les rapports entre l'Érigène et la théologie de son temps (Giulio d'Onofrio). Quant aux spécialistes de Jean Scot, ils présentèrent, tour à tour, la spécificité propre de certains grands thèmes traités dans le *Periphyseon*: les divisions fonda-



mentales de la nature (Gangolf Schrimpf), la mystique (Bernard McGinn), la théologie trinitaire (Marta Cristiani), le retour de toutes choses dans l'unité supra essentielle (James McEvoy), la tradition érigénienne touchant le savoir théorico-musical carolingien (Elisabeth Duchez), le rôle de l'homme dans l'univers (Willemien Otten). Enfin, quelques chercheurs prirent en considération les problèmes plus techniques se rapportant à l'histoire et à la tradition des manuscrits (Lesley Smith, Rosamond McKitterick), ainsi qu'à l'édition critique des textes (Mark A. Zier). Ce magnifique volume témoigne à nouveau de l'essor remarquable que prennent, de plus en plus, les études érigéniennes.

JEAN BOREL

PETER ABAELARD, *Theologia Summi boni. Tractatus de unitate et trinitate divina. Abhandlung über die göttliche Einheit und Dreieinigkeit*. Übersetzt, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Ursula NIGGLI, lateinisch-deutsch (Philosophische Bibliothek 395), Hamburg, Felix Meiner Verlag 1988, CXLIX + 296 p.

L'Abélard condamné à Soissons en 1121 est surtout celui de cette théologie. Appelé plus tard, d'après ses deux premiers mots, *Theologia «Summi boni» (TSB)*, ce texte constitue la première grande œuvre théologique d'Abélard. On la distingue habituellement de la *Theologia christiana* (non publiée) et de la *Theologia scholarium*, condamnée elle au concile de Sens en 1140. Il s'agit d'un exposé systématique du dogme trinitaire, où Dieu apparaît comme puissance (le Père), sagesse (le Fils) et bonté (l'Esprit), et où les philosophes sont convoqués à prendre part à la défense de la Trinité. Platon, le «*maximus philosophorum*», a lui-même exposé le dogme trinitaire en parlant de *nous* (pour désigner le Fils) et d'*anima mundi* (pour évoquer l'Esprit). Tout important qu'il est dans l'histoire de la théologie et de la philosophie, ce texte d'Abélard n'a connu sa première édition qu'il y a un siècle (R. STÖLZE, 1891). Alors même qu'une édition critique de la *TSB* et de la *Theologia scholarium*, édition unanimement louée par les spécialistes, venait à peine de sortir de presse (par E. M. BUYTAERT puis C. J. MEWS, Turnhout, Brepols, 1987; *CCCM* 13), c'est sur la base de l'édition plus ancienne de H. OSTLENDER (Münster, 1939) qu'U. Niggli publie son texte: sa traduction était prête un an trop tôt! Les quelques variantes, qu'elle fait bien d'indiquer, sont d'ailleurs pour la plupart sans conséquence. Si les lecteurs francophones continueront sans doute à fréquenter la traduction de J. Jolivet (*Du bien suprême*, Montréal-Paris, 1978), elle aussi réalisée à partir du texte d'Ostlender, l'abondante introduction d'U. Niggli leur sera d'une grande utilité. Très analytique (voire descriptive), elle met en perspective la méthode dialectique qu'Abélard déploie pour faire pièce, d'abord, aux pseudo-dialecticiens tel Roscelin. Elle présente également la position éminemment subtile d'Abélard dans la controverse entre réalistes et nominalistes. Enfin, un tableau dressant sur plusieurs pages la concordance des objections et des réfutations rend ce traité plus accessible au lecteur non initié à la première méthode scolastique.

MICHEL GRANDJEAN

FR. IOANNIS PECHAM, O.F.M., *Quodlibeta quatuor*, Quodlibeta I-III ad fidem codicum nunc primum edita studio et cura Girard J. Etzkorn, Quodlibet IV (Romanum) edidit Ferdinandus Delorme, o.f.m, revisit Girard J. Etzkorn, (Bibliotheca Franciscana Scholastica Medii Aevi Tom. XXV), Grottaferrata, Collegio S. Bonaventura, Padri Editori di Quaracchi, 1989, 362 p.

Jean Pecham (1225-1292), frère mineur, surnommé *Doctor Ingeniosus*, maître du Sacré-Palais, premier franciscain élevé au siège archiepiscopal de Cantorbéry et à la primatie de l'Angleterre, fut l'un des meilleurs disciples de Bonaventure et l'un des plus acharnés défenseurs de l'augustinisme néoplatonicien contre les montées de l'aristotélisme à l'université de Paris. Cette première édition critique complète des *Quodlibeta quatuor* élargit de manière intéressante la connaissance que nous pouvions avoir jusqu'ici de son œuvre, restée assez méconnue, et nous replace, de son point de vue, au cœur des questions et des débats qu'affrontèrent, au XIII<sup>e</sup> siècle, les plus grands esprits. Les points principaux de la doctrine chrétienne y sont abordés. Plus spécifiquement, l'on y trouve développé ce qui touche la connaissance que Dieu, l'ange et l'homme ont de l'universel et du singulier, la pluralité des formes dans l'être, la matière première dont l'essence et l'existence sont distinctes de la forme, la corporéité des Anges, la béatitude. Et, par la part importante que Jean Pecham a prise dans les luttes qui déchirèrent à cette époque le clergé régulier et séculier, plusieurs questions prennent la défense de la pauvreté évangélique et du ministère des âmes qui constituaient la base de vie des deux nouveaux ordres mendiants des prêcheurs et des mineurs. Les références explicites à des œuvres bien datées de son contemporain Thomas d'Aquin permettent de placer entre 1269 et 1275 la rédaction des quatre *Quodlibeta* qui contiennent respectivement 36, 32, 20 et 54 *Quaestiones*. Seul le *Quodlibet Romanum*, le quatrième de notre édition, avait déjà fait l'objet d'une édition à Rome, en 1938, par Ferdinand Delorme. Girard J. Etzkorn en a ici révisé le texte et a consulté plus de 45 manuscrits pour établir le texte critique des trois premiers. Les notes abondantes nous renvoient aux différentes variantes, aux sources et aux passages parallèles. Un index complet des auteurs et des thèmes doctrinaux en font un bel ouvrage de référence.

JEAN BOREL

LÉO J. ELDERS S. V. D., *The Philosophical Theology of St. Thomas Aquinas* (Studien und Texte zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 26), Leiden, Brill, 1990, 332 p.

Avec assiduité et continuité, Léo J. Elders poursuit, depuis plus de trente ans, son important travail de commentateur de l'œuvre du Docteur angélique. En 1981, il publiait à Bruges une remarquable présentation de «La métaphysique de Thomas d'Aquin dans une perspective historique». Aujourd'hui, il nous offre le second volet de son projet, qui consiste en une analyse aussi dense et détaillée que possible des 26 premières questions qui, dans la *Prima Pars* de la *Somme théologique*, touchent la théologie naturelle et son argumentation philosophique. Convaincu, comme le fut l'Aquinat lui-même, du bien-fondé absolu de la possibilité de la démonstration de l'existence de Dieu, l'auteur, avec vigueur, attaque de plein fouet, en un premier chapitre, le thème de la connaissance de Dieu tel que l'histoire de la réflexion métaphysique occidentale l'a développé, et tel que nous le retrouvons dans les débats

passionnés de cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Puis, à partir du deuxième chapitre, il suit pas à pas l'ordre des questions concernant l'existence, la perfection, la bonté, l'infinité, l'immutabilité, l'éternité, l'unité, les attributs, la science, la vie, la volonté, la providence, la puissance et la béatitude de Dieu. Au niveau philosophique, deux thèses sont énoncées: l'existence de Dieu n'est pas une évidence par elle-même, et sa nature demeure inconnue. Voilà ce qui suscite le développement du raisonnement qui procède par des voies diverses mais convergentes, et aboutit, chez Thomas d'Aquin, à la structuration savante et fameuse des «cinq voies», qui toutes ont leur point de départ dans les processus de causalité créée et visent à atteindre l'Être premier, la Cause première, l'Être nécessaire, l'Être qui est le plus être et, enfin, l'Être intelligent par lequel toutes choses sont ordonnées à leur fin. Les deux derniers chapitres abordent en conclusion les questions 44 à 47 sur la production des créatures, ainsi que les questions 104 et 105 sur le gouvernement divin. Une fois de plus, il nous est donné de goûter, par cette étude de première main, la beauté et la pérennité de la construction théologique thomasienne, qui n'a rien d'un système fermé et qui ouvre l'intelligence humaine à son accomplissement dans les plus hauts sommets de l'apophase.

JEAN BOREL

DOMINIQUE RIGAUX, *A la table du Seigneur. L'Eucharistie chez les Primitifs italiens (1250-1497)* (coll. Histoire), préface d'André Vauchez, Paris, Cerf, 1989, 319 p.

Cet ouvrage est le fruit d'une enquête iconographique menée sur le terrain. Dans l'arc alpin italien, qui comprend l'aire vénéto-lombarde, la Toscane et l'Ombrie, l'auteur a dressé un inventaire de plus de 300 représentations de repas, qu'il s'agisse de la cène (c'est la grande majorité des cas), des noces de Cana, du repas chez Simon, du repas d'Emmaüs ou de la communion des apôtres. A la fois historienne et historienne de l'art, elle conduit adroitement son étude du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, époque où le thème prend son essor, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, puisqu'en 1497 Léonard de Vinci acheva sa célèbre *Cène* dont le succès fut si grand qu'elle occulta les réalisations antérieures et imposa une nouvelle norme en la matière. Les thèmes abordés sont multiples: figures antithétiques de Jean et de Judas (dans lequel se cristallise la peur du juif), présentation visuelle du pain comme corps du Christ, pouvoir salvifique de l'hostie contemplée, rôle des frères mendiants dans cette action d'éducation par l'image, etc. Ils vont du plus élevé, comme dans ces étonnantes «Trinités eucharistiques» où l'on voit les trois personnes bénir ensemble les espèces, au plus terre à terre, puisque la plus humble cuisine devient un lieu qui introduit au mystère divin. On le voit: cette fine et subtile investigation n'est pas sans intéresser au plus haut chef l'histoire de la théologie elle-même. Rôle de transmission entre le dogme (mais pourquoi affubler Thomas du titre de «docteur eucharistique»?) et la piété, mais également rôle de création de cette piété: l'iconographie a eu une importance que l'étude de D. Rigaux éclaire d'un jour nouveau. Si l'on comprend que les coûts d'impression interdisaient de reproduire en couleur les nombreuses photographies qui soutiennent l'exposé, on peut regretter que l'ouvrage (à l'orthographe par ailleurs chancelante) n'ait pas bénéficié d'une meilleure typographie.

MICHEL GRANDJEAN

ALDO MODA, *Martin Lutero – Un decennio di studi (1975/76-1986/87) attorno ad un centenario (1483-1983)* (Quaderni di O. Odigos, V), Bari, 1989, 223 p.

L'excellent volume qu'Aldo Moda consacre à la recension d'une décennie d'études luthériennes – surtout, mais non exclusivement, allemandes, françaises et italiennes – constitue un véritable modèle de bibliographie raisonnée. Minutieux, clair, sensible aux nuances historiographiques, cet ouvrage, patronné par le Centre œcuménique «S. Nicola» de Bari, et conçu dans le cadre du cinquième centenaire de Luther, se veut un instrument de travail mis à la disposition d'un public non spécialisé, mais qui ne décevra pourtant pas les exigences plus raffinées des *addetti ai lavori*. Bien plus qu'une simple liste bibliographique, le volume d'A. Moda dose savamment information et critique, mélangeant de façon intelligente comptes-rendus assez détaillés, brèves notices, simples citations de titres concernant l'ensemble de la *Lutherforschung* (éditions de textes, monographies, articles, etc.) de 1975 à 1987 environ. La revue bibliographique proprement dite est précédée par une «Introduzione a un dossier» (pp. 17-63) qui dessine les principales étapes biographiques du réformateur allemand, dans une intention de vulgarisation qui ne néglige pourtant pas la mise en perspective problématique et historiographique. La deuxième partie (pp. 67-223) suit et met en parallèle les études luthériennes, en partant des nouvelles éditions des sources, pour se structurer ensuite autour de deux pôles principaux, à savoir la biographie de Luther (ch. III) et sa pensée (détaillée de manière analytique dans les chapitres IV-VI), pour se conclure avec la *Confessio augustana* (ch. VII) et le centenaire de 1983 (ch. VIII); un chapitre plus hétéroclite et forcément plus subjectif (ch. II) est consacré aux études «Attorno a Lutero» centrées sur les mouvements, les personnages et les contextes sociaux touchant de plus près le Réformateur.

Un instrument de travail précieux, donc, qui aurait gagné à être complété par un index des noms.

MARIA-CRISTINA PITASSI

JEAN-JACQUES MAISON, *La direction spirituelle d'Alexandre Vinet*, tome 1: *Serviteur et maître*, tome 2: *La dimension de l'inconnu*, Le Mont-sur-Lausanne, Editions Ouverture, 1989, 258 + 234 p.

L'auteur observe Vinet dans la perspective de sa direction spirituelle telle qu'elle ressort de sa correspondance. En cela il touche à l'essence de la pensée théologique de Vinet, puisque c'est bien dans cette optique qu'il a écrit sa théologie pastorale. – Maison parcourt donc longuement les lettres auxquelles il applique une grille d'analyse composée de trois critères théologiques – la direction d'essence prophétique, d'essence sacerdotale et d'essence royale – à des problèmes de natures différentes: intellectuels, moraux, existentiels et religieux. En fin d'analyse, il consacre encore un chapitre à la direction échangée, c'est-à-dire dans laquelle Vinet lui-même a obtenu une réciprocité dans un rapport d'égalité, et un autre à la direction dont Vinet a lui-même bénéficié de la part de ses maîtres. – On découvre ainsi comment Vinet a exercé indirectement le ministère, en quoi il a tenté d'être l'instrument de la direction de Dieu. Faut-il cependant, malgré les références régulières à la *Théologie pastorale*, en tirer une image idéale de la direction et de toute direction? Le genre épistolaire limite le public à une élite – ce qui transparait bien de la personnalité des partenaires – et réduit ainsi considérablement les enseignements

qu'on pourrait en tirer sur un plan général. Ce type de direction de moins en moins fréquent est cependant intéressant à considérer. – Ce qui frappe le plus dans ces deux ouvrages, c'est la sympathie – pour ne pas dire la passion – de l'auteur pour son objet. Elle le conduit si près de lui que la distance historique et critique a beaucoup de peine à se maintenir. Seule l'*Annexe* (vol. 2), qui reproduit l'exposé du travail en soutenance de diplôme de recherches théologiques de 3<sup>e</sup> cycle de l'Institut protestant de théologie (Faculté de Paris), esquisse une problématique qui tient compte du temps passé entre Vinet et nous.

PIERRE-LUIGI DUBIED

JEAN-ROBERT ARMOGATHE (éd.), *Le Grand Siècle et la Bible* («Bible de tous les temps», 6), Paris, Beauchesne, 1989, 834 p.

Entreprise périlleuse que de retracer l'histoire de la Bible au XVII<sup>e</sup> siècle, tant cette époque foisonne d'études, de recherches et de controverses autour de l'Écriture. Objet d'une critique cherchant encore sa méthode, point de repère incontournable des débats philosophiques et scientifiques, toile de fond des productions littéraires, iconographiques et musicales, la Bible occupe une place qu'on ne peut limiter à la seule sphère du religieux. Le VI<sup>e</sup> volume de la BTT s'attelle à la difficile tâche de reconstituer cet univers biblique multiforme et mouvant, sinon dans les détails du moins dans les grandes lignes; divisé en quatre parties, consacrées respectivement aux études, aux traductions, aux représentations et aux lectures dont la Bible a été l'objet au Grand Siècle, il se compose d'une quarantaine de contributions, de valeur bien inégale, recueillies et éditées par les soins de J.-R. Armogathe. Une entreprise pareille n'est jamais exempte du risque d'un certain morcellement; c'est pourquoi on aurait aimé une introduction substantielle, qui situe le problème «Bible» dans la multiplicité de ses composantes et donne quelques clés de lecture pour surmonter le caractère forcément fragmentaire du volume. À défaut d'une telle introduction, puisque celle de M. Armogathe, bien que savante, est singulièrement partielle et disjointe, aux usagers de trouver des fils de lecture qui leur permettent tant soit peu de s'orienter dans les méandres parfois tortueux de la réflexion biblique au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette réflexion prit en effet des chemins parfois opposés: de l'approche critique de Hugo Grotius et de Richard Simon (p. 141-154 et 193-231) à la lecture millénariste de Petrus Cellarius (p. 156-168), des interprétations rationalisantes des spinozistes (p. 97-115) à l'herméneutique spirituelle piétiste (p. 169-181), de la rupture épistémologique liée à l'émergence du mécanisme (p. 49-60) aux préoccupations à la fois critiques et théologiques de l'orthodoxie réformée (p. 117-150), sans oublier l'exégèse juive, l'interprétation des platoniciens de Cambridge, les études de Bernard Lamy, d'Auguste Calmet, de Louis Ellie Du Pin et, pourquoi pas, de Descartes lui-même. Cet effort interprétatif, souvent étroitement lié à des préoccupations d'ordre polémique, dogmatique et philosophique, s'accompagna d'un intense travail de traduction, reprise et amplification des efforts commencés au XVI<sup>e</sup> siècle; la deuxième partie du volume y est consacrée, qui ne s'arrête pas seulement aux entreprises déjà bien connues - telles que la Version Autorisée anglicane (p. 361-374) ou les éditions protestantes et catholiques françaises (p. 325-340 et 341-360) - mais prend en compte aussi des domaines moins explorés, comme l'essor des traductions yiddish (p. 297-314) ou l'édition moscovite de 1663 de la Bible slave (p. 383-433). Certes, comme il est inévitable dans un domaine aussi étendu, les lacunes ne manquent guère; nous ne les indiquerions cependant pas si certaines d'entre elles n'étaient la confirmation d'une sorte d'ethnocentrisme francophone dont l'ensemble du volume n'est pas entièrement exempt; pourquoi par exemple ignorer



totale­ment le catholicisme méditerranéen au seul avantage de celui de langue française ? Pourquoi ne réserver à la *Biblia deutch* que le constat frustrant de ne pas l'avoir traitée (p. 295-296) ? Avec la troisième partie, on quitte provisoirement le monde spécialisé des « professionnels » de la Bible pour sonder l'univers apparemment plus profane de la culture littéraire, artistique et musicale. Des touches forcément sélectives, mais qui ont le mérite de laisser entrevoir, parfois de façon suggestive, la richesse de la rencontre entre l'héritage biblique et les différents modes culturels, qu'il s'agisse de l'esthétique littéraire française (p. 425-454) ou du théâtre hollandais (p. 495-504), de la vie musicale anglaise (p. 519-534), des expressions artistiques des Amérindiens (p. 505-518) ou des bas-reliefs et des frontispices qui ornent les maisons amstellodamoises (p. 549-560). La quatrième et dernière partie concerne la Bible lue dans et par le monde intellectuel du XVII<sup>e</sup> siècle, ces philosophes, ces savants, ces écrivains, ces hommes cultivés pour qui l'Écriture a représenté, à un moment ou à un autre de leur existence ou de leur œuvre, un point de repère important. Inutile de les énumérer, puisqu'ils y sont presque tous (à l'exception, étonnante, de Locke), les Pascal, les Hobbes, les Malebranche, les Racine, les Newton, etc., chacun interrogé sur ses lectures bibliques. Quoique parfois vicié par un ton hagiographique déplacé (cf. la contribution sur François de Sales, p. 617-626), le panorama qui en ressort est intéressant, qui restitue les différentes sensibilités intellectuelles et religieuses par lesquelles la lecture de la Bible a été filtrée, et qui balaye avec bonheur certains poncifs. C'est le cas par exemple de Socin (p. 634-665), dont on découvre une herméneutique beaucoup plus nuancée et moins rationaliste que la tradition ne l'a prétendu, même s'il reste à reconstituer celle du socinianisme du XVII<sup>e</sup> siècle, non abordé dans le volume. Il serait du reste trop facile de faire l'inventaire des absences et c'est pourquoi nous y renonçons, nous limitant à relever celle, difficilement justifiable, concernant la diffusion matérielle de la Bible. Une dernière remarque enfin au sujet du rapport entre la première et la dernière partie. Si, en effet, on peut deviner assez aisément les critères de distinction entre la Bible étudiée et la Bible lue, on comprend en revanche plus difficilement certains choix qui ont été faits : pourquoi par exemple Descartes et Cudworth, ni l'un ni l'autre exégètes de profession, sont-ils traités dans la première partie alors que Newton et Socin, dont les intérêts bibliques sont pourtant bien établis, figurent dans la dernière ? Ce qui pourrait ne paraître que comme un détail relevant de la subjectivité inévitable du choix (et qui, dans une certaine mesure, l'est), pose en réalité un problème méthodologique important : comment concevoir l'histoire de l'exégèse au XVII<sup>e</sup> siècle, quelle place respective donner dans l'évaluation des études bibliques aux progrès de la critique textuelle et philosophique, aux affinements des méthodes historiques, aux changements des modèles épistémologiques ? Autant de questions que le lecteur de ce volume pose, sans pouvoir véritablement y répondre. En conclusion, un ouvrage qui recèle çà et là des richesses mais apparaît, à bien des égards, décevant.

MARIA-CRISTINA PITASSI

RUTH WHELAN, *The anatomy of superstition: a study of the historical theory and practice of Pierre Bayle* (Studies on Voltaire and Eighteenth Century 259), Oxford, The Voltaire Foundation, 1989, 269 p.

Construit avec une grande finesse intellectuelle, alliant une érudition jamais pesante avec un effort interprétatif réel, l'ouvrage de R. Whelan se signale comme une contribution de première qualité à l'historiographie baylienne. Relisant l'impo-



sante production de Pierre Bayle à la lumière de la théorie et de la pratique historiques, que celui-ci a mises au point tout au long de sa vie, l'A. s'est raisonnablement cantonnée à un aspect de la pensée du philosophe de Rotterdam, sans avoir la prétention de saisir d'un seul regard une expérience intellectuelle très complexe et très variée. Mais il serait faux de faire de ces pages un ouvrage consacré exclusivement au Bayle historien; à travers celui-ci c'est en réalité l'ensemble de sa problématique qui émerge, de la psychologie du mal à celle de l'erreur, du fidéisme à l'interprétation scripturaire, de l'ironie iconoclaste à la théorie de l'histoire. Le Bayle qui s'en dégage n'a rien perdu de l'ambivalence qu'on lui connaît et qui est à la base des images souvent opposées que l'historiographie a dessinées; R. Whelan esquive avec habileté le piège des étiquettes, mais son Bayle n'en trahit pas moins ses allégeances. Si on peut le ranger sans doute à côté de ceux de Walter Rex et d'Elisabeth Labrousse, replacés adroitement dans le contexte réformé de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et des polémiques confessionnelles liées au Refuge, on n'en saurait pas pour autant le réduire à sa seule dimension théologique, ni humaniste ni cartésienne du reste, ses positions étant plutôt le résultat d'une alchimie subtile où se mélangent, parfois avec contraste, filiations intellectuelles et expériences personnelles. Divisé en quatre sections, l'ouvrage traite successivement du problème de l'objectivité de l'histoire (p. 9-55), des contraintes psychologiques et de la portée morale du travail de l'historien (p. 59-116), du rapport entre la méthode historique et la méthode théologique (p. 119-179) et enfin de la philosophie de l'histoire (p. 183-240). A travers ces pages denses, on se familiarise avec un savant dont la pensée et l'ouvrage se construisent toujours, consciemment ou pas, par des tensions dialectiques. Dialectique entre l'idéal de l'objectivité historique et la reconstruction forcément subjective du passé, comme le montre l'analyse que l'A. consacre aux articles «Agreda» et «Nestorius» du *Dictionnaire*, qui révèlent chez le savant français une utilisation parfois tendancieuse des sources, perceptible dans un nombre considérable de citations tronquées ou coupées de leur contexte. Dialectique aussi entre une anthropologie pessimiste d'origine augustinienne, qui fait de Maimbourg le modèle de l'historien corrompu par l'incapacité de l'homme pécheur de «résister aux passions», et la foi en l'idéal éthique d'une République des Lettres dans laquelle peut s'accomplir l'ascèse de l'«honnête homme» voué à la recherche de la vérité. Dialectique enfin entre une raison poussée jusqu'aux limites extrêmes de ses possibilités et une foi qui seule est à même de s'approcher de l'énigme du surnaturel. – Qu'on nous permette, pour conclure, une remarque. R. Whelan fait preuve, tout au long de son ouvrage, d'une remarquable indépendance intellectuelle par rapport aux historiens illustres qui l'ont précédée; elle reconnaît honnêtement ses dettes envers eux mais elle n'hésite pas à s'en dissocier, quand son interprétation ne coïncide pas avec les leurs. Il y a pourtant deux endroits où elle se limite à reprendre ou à renvoyer aux thèses d'autres historiens, sûrement parce qu'elle les partage, mais dans lesquels nous aurions aimé qu'elle mène elle-même sa propre recherche. Il s'agit d'une part de la thèse de W. Rex concernant l'influence de Louis Tronchin sur l'évolution intellectuelle de Bayle, et notamment le rôle de médiateur que le professeur genevois aurait joué au niveau du cartésianisme (p. 133-134); d'autre part, de l'interprétation qu'E. Labrousse a donnée du désaccord de Bayle avec Le Clerc au sujet de l'exégèse biblique (p. 163, n. 69). Il nous semble que dans un cas comme dans l'autre, et particulièrement à propos de Tronchin, un approfondissement aurait permis à l'A. d'aborder ces questions, qui restent à nos yeux encore ouvertes, de façon plus originale. Cette remarque ne diminue en rien les mérites de cet ouvrage, qui constitue une étape importante dans l'historiographie baylienne, et, plus généralement, dans l'histoire intellectuelle du XVII<sup>e</sup> siècle.

ANDRÉ DE HALLEUX, *Patrologie et œcuménisme. Recueil d'études*, (Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium XCIII), Leuven, University Press, 1990, 887 p. Théologie  
contemporaine

L'Université de Louvain-La-Neuve ne pouvait pas avoir de plus généreuse idée que de réunir, en un seul volume, les principaux articles de André de Halleux, l'un des meilleurs interprètes catholiques actuels, mondialement reconnu, de la patrologie grecque et orientale dans leurs rapports avec le dialogue œcuménique catholique-orthodoxe le plus exigeant sur le plan des doctrines. L'ouvrage regroupe, autour de six centres d'intérêt, 27 études de fond que, pour la plupart, nous avons déjà tant appréciées au fur et à mesure de leurs parutions dans diverses revues européennes. En effet, à la solidité d'une érudition de première main se joint toujours, chez André de Halleux, la conviction profonde que la tâche la plus importante de la patrologie est aujourd'hui d'ordre œcuménique, et cela d'autant plus qu'elle demeure, qu'on le veuille ou non, le témoin privilégié de la tradition de l'Eglise encore indivise. Avec la sympathie qui est la sienne, cette conviction anime, de l'intérieur, l'analyse et les discussions des points de vue théologiques les plus délicats, voire même, au premier abord, les plus incompatibles. Le théologien lovaniste se révèle donc invariable dans sa méthodologie comme dans les perspectives qu'il ne cesse d'ouvrir: au-delà de toute nostalgie passéiste et de toute tentation de servile répétition, l'étude des Pères doit au contraire promouvoir une recherche où la fermeté et la netteté des positions n'empêchent ni le sens des nuances, ni les convergences en profondeur, seules sensibles au-delà des lexiques techniques utilisés pour en rendre compte. Il fraye positivement la voie d'une restauration, sans ambiguïté ni compromissions, et contre tout sentiment de propre suffisance confessionnelle, de la «vérité dans l'amour». C'est la raison pour laquelle le livre peut s'ouvrir sur le thème de la réception et de la profession commune du symbole de la foi selon l'esprit des Pères et celui, si important aux yeux de notre auteur, de l'«hypostase» dans la formation du dogme trinitaire. C'est là que se situe le nécessaire dépassement de l'approche essentialiste occidentale et personnaliste orientale du mystère de Dieu. Cinq essais pneumatologiques retracent ensuite l'histoire des processions intradivines et du *filioque*. Une quatrième partie est consacrée à la définition christologique chalcédonienne et à son actualité, ainsi qu'à l'enjeu des relations canoniques entre Constantinople et Rome. Enfin, après avoir exposé les différentes théologies du baptême, de la chrismation et de l'ordination sacerdotale, il envisage la célèbre distinction palamite de l'essence divine et des énergies créées que tous les mouvements hésychastes ont adoptée face à la doctrine scolastique de la grâce et de la vision de Dieu. Dans l'impossibilité dans laquelle nous sommes de détailler la richesse du contenu et la somme des enseignements que contient ce magnifique recueil, qu'il nous suffise ici, entre beaucoup d'autres qualités, de souligner encore la maîtrise avec laquelle André de Halleux se meut dans chacun des domaines que ses recherches et sa quête de réconciliation ont abordés, maîtrise qui s'exprime aussi bien par la clarté du style que par l'art de son argumentation qui ne l'a fait reculer devant aucune difficulté, céder à aucune facilité. Bref, on ne saurait proposer meilleur livre de réflexion et d'espoir œcuménique.

DIETER HATTRUP, HELMUT HOPING (éds.), *Christologie und Metaphysikkritik. Peter Hünermann zum 60. Geburtstag*, Münster, Aschendorff, 1989, 163 p.

Les cinq essais que rassemble ce volume de *Mélanges* qui est offert à Peter Hünermann à l'occasion de ses 60 ans, abordent, chacun sous un angle différent et pour une période précise de l'histoire passée ou contemporaine, les rapports, essentiels ou problématiques, entre christologie et métaphysique, dogme et philosophie. Les auteurs et les sujets sont les suivants: Helmut Hoping, «Das Absolute in der Differenz des Seins. Überlegung zu einer Christologie nach dem Ende der Onto-Theo-Logie»; Guido Bausenhardt, «Einheit als Freiheitsgeschehen. Die Christologie des 7. Jahrhunderts an der Grenze substanzmetaphysischen Denkens»; Dieter Hattrup, «Ekstatik der Geschichte. Identität im Licht der Christologie Bonaventuras»; Ulrich Willers, «'... wie hielte ich's aus, kein Gott zu sein!' Nietzsches Auflösung der Christologie»; Linus Hauser, «Christologie in 'nachchristlicher Zeit'. Karl Rahners transzendente Reflexion der Möglichkeit eines Glaubens an Jesus als den Christus». Une bibliographie complète du professeur de Tübingen est dressée en fin de volume par Margit Eckholt.

JEAN BOREL

MOSHE HALLAMISCH (éd.), *'ALEI SHEFER. Studies in the Literature of Jewish Thought, presented to Rabbi Dr. Alexandre Safran*, Ramat-Gan, Bar-Ilan University Press, 1990, 236 p. + 186 p.

Le Rabbin Alexandre Safran méritait bien d'être honoré d'un aussi beau volume de mélanges. Vingt-trois amis et admirateurs de son œuvre, européens, israéliens et américains, spécialistes eux-mêmes de la pensée juive, ont ainsi rassemblé leurs efforts et leur science à l'occasion du 80<sup>e</sup> anniversaire du célèbre savant et kabbaliste genevois. Le livre est fait de deux parties: la première réunit 11 articles écrits en langue anglaise ou française, la seconde, 12 articles écrits en langue hébraïque. Sous la plume de noms bien connus comme Eliane Amado Levy-Valensi, Jacob I. Dienstag, Paul B. Fenton, Maurice Ruben Ha-Young, Howard Kreisel, Naftali Loewenthal, André Neher, Bezalel Z. Safran, Yochanan Silman, Elie Wiesel, Elliot R. Wolfson, Moshe Idel, Moshe Hallamish, Esther Starobinski-Safran, Shalom Rosenberg, Hanna Kasher, nous trouvons d'intéressants exposés abordant tour à tour certains aspects de la pensée de Maimonide, Ibn Bajja, Moïse de Narbonne, Ibn Gabirol, Judah Halevi, Rabbi Yohanan, Rabbi David ben Yehuda ha Hasid, Ibn Kaspi, Franz Rosenzweig. D'autres études, enfin, se sont attachées à développer un thème de la mystique juive, de la kabbale, de la Mishna ou du Hassidisme. Toutes ces contributions forment autant de «belles feuilles» ('ALEI SHEFER) et d'échos de l'œuvre d'Alexandre Safran lui-même et de son rayonnement.

JEAN BOREL

JESÚS ESPEJA, *Sacramentos y seguimiento de Jesús*, Salamanca, Editorial San Esteban, 1989, 186 p.

Constats, changements de la société, raidissement ou vieillesse de certaines de ses pratiques en matière de sacrements, stimulent et mettent en route une réflexion qui se sent inachevée, toujours en quête et en recherche. La société actuelle connaît

de profonds bouleversements et la pratique des sacrements souffre d'ambiguïtés; une certaine image de l'Eglise se modifie et la continuité avec la tradition théologique ne va plus de soi et exige une révision imminente. A l'heure actuelle, le rapport de l'homme au sacrement est déroutant pour certaines raisons: habitude ou apathie sociales, consommation individuelle ou personnelle du sacrement comme garantie et certitude du «ciel» sans prise en charge de la réalité, enfin abandon de telles pratiques sous le signe de l'inefficacité, voire de l'inutilité. Constat de départ avec pour toile de fond une Eglise dont on souhaite changer le visage: fin d'une Eglise comprise comme seul moyen d'obtenir le royaume et ses grâces divines, option pour une Eglise ancrée dans la réalité, solidaire des hommes et du monde. Avec, dans son cœur, le sacrement rétabli comme expression symbolique d'une communauté à laquelle la grâce se dit et vient s'offrir. Cette analyse ne peut se passer d'une réflexion, voire d'une révision de la théologie des sacrements: la notion de «symbole» revient en force, symbole qui actualise la rencontre de salut offerte par Dieu à la communauté, qui la met en mouvement et la rend responsable. Cette révision théologique recadre le problème des sacrements autour de l'événement de Jésus-Christ, référence incontournable et normative: elle renvoie à la gratuité du Père et à son projet de salut, à une vie-exemple consacrée inconditionnellement à Sa volonté, vie qui invite à une transformation de l'histoire humaine sous l'impulsion de l'Esprit. Le sacrement, mystère, mais symbole qui rayonne dans trois dimensions: Jésus-Christ, Parole qui éclaire tout homme, Jésus-Christ, le Fils qui renvoie à un amour gratuit à l'égard de tous les êtres, enfin, Jésus-Christ, Corps, présence de l'Esprit dans le monde pour l'engagement et l'action. Aussi, les sacrements s'inscrivent-ils en communauté, l'Eglise devenant accueil institué du don de Dieu; un accueil premier qui invite à la prise en charge de la réalité et du monde, un accueil où la transcendance divine demeure respectée, mais se manifeste toujours comme gratuité.

CARMEN BURKHALTER

MARC H. ELLIS / OTTO MADURO (eds.), *Expanding the View. Gustavo Gutiérrez and the Future of Liberation Theology*, Maryknoll, New York, Orbis, 1990, 226 p.

Ce recueil est un choix parmi les meilleures contributions du volume de Mélanges (*The Future of Liberation Theology*, cf. RThPh1991/III, p. 343) offert à G. Gutiérrez à l'occasion de son soixantième anniversaire et du quinzième anniversaire de la publication de sa *Théologie de la libération*. Aux quatorze articles repris s'ajoute une contribution de Gutiérrez lui-même («Expanding the View») qui introduit la plus récente édition de son célèbre manuel. Ces textes stimulants sont désormais accessibles en édition à un prix raisonnable, il faut s'en réjouir.

SERGE MOLLA

WILLIAM R. HUTCHISON (éd.), *Between the Times. The Travail of the Protestant Establishment in America 1900-1960* (Cambridge Studies in Religion and American Public Life), Cambridge, Cambridge University Press, 1989, 322 p.

Ce recueil d'essais est important, car il tire pour la première fois un portrait nuancé du ou plutôt des protestantismes aux Etats-Unis dans la période 1900-1960, c'est-à-dire avant l'explosion des puissances médiatiques. L'ensemble suggère à



maintes reprises que le prix de l'hégémonie protestante blanche fut élevé, au sens où celle-ci se fonda sur des préjudices à l'endroit du catholicisme en particulier, mais également du judaïsme sioniste, du fondamentalisme et du protestantisme noir. Les divers auteurs, pour la plupart historiens de formation, offrent par leurs sérieuses contributions un outil précieux pour mesurer l'avance du processus de sécularisation et pour évaluer la relation entre protestantisme(s) et progrès sociaux (rôle des femmes, des Noirs, etc.). Tous ces regards permettent d'analyser les déplacements qui se sont opérés depuis les années soixante, alors qu'il n'est plus essentiel d'être protestant pour remporter des succès politiques, alors que quelques télévangélistes acquièrent un pouvoir que d'aucuns estiment dangereux et que les courants de la droite fondamentaliste exercent une profonde influence sur la Maison-Blanche. Ces études en appellent d'autres, non par leur caractère limité, mais bien davantage par l'étendue des pistes ouvertes à la réflexion.

SERGE MOLLA

KÄ MANA, *L'Afrique va-t-elle mourir?*, Paris, Cerf, 1991, 226 p.

Non, est-on tenté de répondre après cette lecture absolument passionnante qui prouve que l'Afrique possède aujourd'hui des penseurs d'un rang peu commun. Kä Mana Kangudie (j'ignore pourquoi il ne fait pas figurer son nom intégral sur ses publications, déjà nombreuses, en littérature, philosophie et théologie) est incontestablement l'un d'eux. D'origine zaïroise, mais exilé de son pays, docteur en philosophie et docteur en théologie, il est actuellement pasteur de la paroisse internationale de Dakar. Le présent livre propose un essai d'éthique politique envisagé à partir de la révélation biblique, perçue comme une force novatrice en Afrique, notamment pour transformer les mythes qui font rêver en problèmes qui font réfléchir. Tel un Feuerbach et un Derrida africains, il critique et déconstruit radicalement les mythes qui habitent l'imaginaire négro-africain infériorisé et qui ne cessent de se reproduire à force d'être intériorisés, fétichisés et confondus avec les faits au gré de l'agonie progressant dans l'Afrique actuelle. Il ne s'agit évidemment pas de nier les réalités (traite des Noirs, colonialisme et néocolonialisme), «mais de contester le procédé mythifiant en tant qu'il est une manière de rendre les faits inconsistants (...) à force d'en faire la clé de l'univers et l'explication totale de notre histoire récente» (p. 42 s.). Il n'est dès lors pas étonnant qu'avec cette ossature mythologique, l'Afrique produise de nouveaux mythes pour répondre à sa situation globale dans le monde actuel. Face au profond pessimisme quant à sa capacité de sortir de ses impasses (sida, corruption, dictatures, malnutrition, faim, dettes, etc.), Kä Mana en appelle au pouvoir de novation; celle-ci exige cette déconstruction pour ensuite pouvoir construire une éthique de l'humain. Quels sont les nouveaux mythes qui, d'après Kä Mana, plongent les Africains dans la fantasmagorie et les bercent dans des illusions? Le mythe de l'Occident, celui de l'identité culturelle africaine, celui de l'indépendance, du développement, de la démocratie et du pluralisme politique, voire de la libération — voilà ce qui constitue aujourd'hui l'imaginaire africain. Ces mythes engendrent des relations essentiellement oniriques avec le passé, le présent et l'avenir. La lecture mythologique du rapport avec l'Occident enferme dans une grille de la violence, de la puissance et de la nostalgie qui empêche les Africains de voir les réalités telles qu'elles sont et de prendre leur destin dans leurs propres mains au lieu de projeter et de rejeter la faute sur d'autres. D'où la crise. L'analyse philosophique qu'en fait l'A. doit beaucoup aux perspectives de Hannah Arendt développées dans *Condition de l'homme moderne*: «L'existence humaine n'est telle que parce que, dans son conditionnement, elle peut s'accomplir comme pouvoir de nova-

tion, comme principe de transcendance créatrice». Le dépassement des mythes fallacieux au profit d'un véritable penser des problèmes posés par eux s'opère à l'aide d'une interprétation hautement originale d'un texte mystique chinois. Mais passer à un utopisme fondé se concrétisant dans une éthique de l'humain exige de faire intervenir ici le théologique. A travers l'exemple de l'Afrique qui cherche à s'affranchir des fausses promesses, toutes les cultures contemporaines sont invitées à se guérir elles aussi des rêves faciles et des angoisses paralysantes en puisant dans la révélation biblique, articulée autour de quatre pôles: Dieu, le Christ, l'Esprit et l'Eglise. Se référant ici à G. Vahanian, l'A. pose cette thèse fondamentale à propos de Dieu que la révélation biblique dessine et déchiffre: «Ce Dieu qui se dévoile dans sa parole et nous intègre à son projet de novation éthique de la réalité induit en nous une nouvelle structure de conscience et une nouvelle structure d'existence: la structure de créativité et de novation, la structure de responsabilité et d'espérance active, l'«être de l'amour ou l'amour en tant qu'à être» (186). Une éthique politique fondée théologiquement, tel est donc le défi tenu par Kā Mana, dans un effort rarement consenti par un théologien protestant. Le lecteur trouvera dans ce livre à mon avis exceptionnel l'écriture poétique, elle-même souvent novatrice, d'une nouvelle Afrique en gestation dont le langage nouveau donne à penser.

KLAUSPETER BLASER

ANTON VAN DER LINGEN, *Les Guerres de Yahvé. L'implication de YHWH dans les guerres d'Israël selon les livres historiques de l'Ancien Testament* (Lectio divina 139), Paris, Editions du Cerf, 1990, 280 p.

Sciences  
bibliques

«Ce livre est un événement exégétique». Il faut, certes, tenir compte de l'objectif publicitaire de cette formulation de la couverture du livre, mais on peut admettre qu'en effet, la partie *exégétique* (pp. 19-141) présente des analyses parfois très détaillées sur nombre de textes de l'AT (Ex 13/14 et 15; Ex 17,8-16; Nb 21,1-3.14; Jg 4/5; Jg 10, et plusieurs textes des livres de Samuel). L'auteur développe un impressionnant tableau de l'histoire de chaque texte en décrivant soigneusement la forme rédactionnelle et l'intention théologique de chaque «phase». Certains résultats, pourtant, provoqueront un étonnement parmi les exégètes (par exemple, quelques versets d'Ex 14, unanimement attribués à P, donc à la «source» la plus récente, sont déclarés par l'auteur comme appartenant aux «couches les plus anciennes»); mais de telles conclusions surprenantes les inciteront à reconsidérer les *critères (méthodologiques)* de leurs analyses exégétiques. Pourtant, à son tour, le présent ouvrage se permet aussi un flou au niveau méthodologique en ne distinguant guère entre «tradition» et «rédaction», c'est-à-dire entre le matériel traditionnel (un thème ou un ensemble de motifs transmis très largement et souvent oralement) et la forme textuelle (d'une étape rédactionnelle précise). Ainsi, très fréquemment, l'auteur ne prend ses décisions interprétatives que sur la base de l'attestation *textuelle* d'un motif: l'âge d'un *texte* (biblique ou mésopotamien) décide de l'ancienneté d'une *réflexion théologique*. — Ce manque de précision hypothèque aussi la partie théologique (pp. 143-247). Certes, on saluera avec grande reconnaissance cette reconsidération du thème des «Guerres de Yahvé» (la première synthèse monographique en langue française!), on y trouvera une discussion de toutes les positions importantes de la recherche à ce sujet (parmi d'autres, G. von Rad [1951], et A. de Pury [1981]), et on n'aura pas de problème pour rencontrer régulièrement la thèse de l'auteur comme fil conducteur de son ouvrage: «*L'univers d'idées de guerre sainte*» (p. 224) *n'apparaît en Israël que quelque cent ans avant l'exil* («époque proto-



*dtr*»), pour acquérir, à l'époque de l'exil babylonien, une position centrale dans la théologie (*dtr*) de l'A.T. Sur l'importance énorme que l'expérience de l'exil a eue pour le travail littéraire et théologique en Israël, on ne peut que s'accorder avec l'auteur; mais on a l'impression que, fasciné par sa découverte de l'exil, l'auteur sous-estime la signification *théologique* de la «guerre» pour les époques antérieures: avant les prophètes et les théologiens *dtr*, il n'existait que des récits «profanes» (séculiers) qui ne supposent pas une «implication de YHWH dans les guerres d'Israël» (cf. le sous-titre). Pour défendre cette thèse, l'auteur est obligé de «profaniser» plusieurs éléments d'anciens récits de guerre: par exemple «*h̄rm*» («interdit» / «vouer à l'interdit») ne signifiait primitivement que «destruction totale» sans aucune connotation religieuse. Les raisons de cette acrobatie exégétique et théologique sont, cependant, beaucoup plus profondes, à savoir d'ordre herméneutique: l'embarras causé par un Dieu guerrier qui doit irriter les lecteurs actuels de la Bible, et qui demande une prise de position des exégètes et des théologiens; l'auteur (docteur en théologie et pasteur de l'Eglise Réformée des Pays-Bas) prend ces irritations des milieux ecclésiastiques au sérieux. Sa vision est très simple et consiste en une alternative claire: d'une part, Dieu n'est pas impliqué dans les guerres d'Israël (récits «profanes»); s'il est fait, par contre, mention de Dieu en termes d'un langage guerrier, il ne s'agit plus des guerres d'Israël (exil babylonien), mais «les récits sont justement devenus amilitaristes, avec YHWH pour figure libératrice centrale» (p. 240; p. 182: «a-militaire»; p. 181: «démilitarisant», etc.). Dieu est ainsi théologiquement réhabilité, car il n'a rien à faire avec la guerre. La «TGY» (terminologie de la Guerre de YHWH) n'avait absolument pas de rapport avec une «idéologie de la guerre» (comprise comme «justification de la guerre», p. 237), mais elle n'articulait qu'une «théologie de la libération». Le problème herméneutique est-il vraiment résolu, si l'on remplace le «Dieu guerrier» par un «Dieu de la libération»?

MARTIN ROSE

DANIEL MARGUERAT, JEAN ZUMSTEIN (éd.), *La mémoire et le temps. Mélanges offerts à Pierre Bonnard*, Genève, Labor et Fides, 1991, 317 p.

La mémoire et le temps, qui constituent le titre de cet ouvrage, représentent les deux angles d'approche des écrits bibliques tels qu'ils sont étudiés dans les quelque 21 articles de ce recueil. Partant de l'essor des premiers chrétiens et de leur nécessité à se situer dans leur rapport à Jésus et à la tradition, les auteurs des différentes contributions nous font traverser en sept parties l'ensemble des écrits néotestamentaires (avec un prolongement dans la littérature gnostique). La *première partie* a pour titre «Trajectoires néotestamentaires» (comprenant des articles de F. Bovon, H. Weder, S. Légasse et D. Marguerat): elle offre un regard sur les premières communautés chrétiennes et les choix qu'elles opérèrent pour définir leur identité à la fois face aux juifs et face au souvenir du Jésus terrestre. La *deuxième partie* se concentre sur les «Evangiles synoptiques» (comprenant des articles de U. Luz, G. Strecker, J. Delorme et C. Dieterlé): elle nous fait entrer dans les théologies propres à chacun des trois premiers évangiles et dans leur compréhension de la tradition. La *troisième partie* touche à la «Tradition johannique» (comprenant des articles de X. Léon-Dufour, J. Zumstein, C. Combet-Galland avec F. Smyth-Florentin et D. Barthélemy): elle ouvre à la fois le champ du quatrième évangile et de l'Apocalypse qui marquent deux visions fort différentes de l'être chrétien et de son histoire. La *quatrième partie* débouche, elle, sur les «Epîtres pauliniennes» (comprenant des articles de J.-F. Collange, S. Frutiger et A. Vanhoye): l'ensemble

de la théologie paulinienne y est étudié à la lecture du Jésus historique; un apport étudie également l'épître aux Hébreux dans cette perspective. La *cinquième partie* continue le parcours néotestamentaire avec les «Épîtres catholiques» (comprenant des articles de U. Rugg et J. Schlosser): elle nous fait avancer un peu plus dans la reprise d'une tradition devenue chrétienne et dans les adaptations qui surgissent au fil du temps. Quant à la *sixième partie*, elle effectue un détour par la littérature gnostique (comprenant l'article de J.-D. Dubois): elle propose ainsi un autre regard sur le rapport entre passé et futur. Finalement, la *septième partie* intitulée «Envoi» (comprenant des articles de S. Amsler, P. Ricœur et M. Bouttier) nous conduit à une synthèse herméneutique qui lie les deux Testaments. Ce sont des réflexions à la fois théologiques et exégétiques qui ouvrent à cette conclusion herméneutique: mais en tant que conclusion, celle-ci nous renvoie à nouveau au départ pour nous inciter à reprendre l'articulation entre la mémoire et le temps. — La question qui accompagne l'ensemble de cette démarche est celle-ci: dans quelle mesure les concepts de mémoire et de temps offrent-ils une possibilité d'interprétation des textes bibliques et surtout de la relecture pascale de la destinées de Jésus? En ce sens, la pertinence de ces deux concepts n'est pas toujours égale: ils prennent une dimension particulière dans le rapport à l'Histoire surtout mais aussi, et c'est cela qui est intéressant, dans le rapport à l'éthique; mémoire et temps sont à l'articulation entre la durée et l'engagement, entre l'historicité et le témoignage. Anamnèse, souvenir et mémoire y deviennent trois dimensions différentes qui disent à chaque fois le rapport au passé. Les diverses études chevauchent ces trois aspects et les profilent en fonction de chacune des théologies néotestamentaires et du lien avec la théologie vétéro-testamentaire.

MURIEL SCHMID

GIORGIO JOSSA, *Dal Messia al Cristo. Le origini della cristologia* (Studi biblici, 88), Brescia, Paideia, 1989, 192 p.

Après une introduction sur les espérances messianiques à l'époque de Jésus (pp. 11-33), Jossa dresse le dossier des origines de la christologie en deux chapitres; tout d'abord, il vise la prédication de Jésus (prophète et rabbi; la prétention de Jésus; le titre de Fils de l'homme dans sa double perspective eschatologique et souffrante; pp. 35-102); ensuite il examine le contexte de la communauté des origines (les expériences pascales des disciples; la christologie de l'exaltation; la christologie de la parousie; les premières explications de la mort de Jésus et de sa signification; pp. 103-184). En publiant cet essai (reprise et intégration d'une conférence universitaire), Jossa a voulu faire œuvre de synthèse; on lira donc ces pages très denses comme un *status quaestionis* très précis dans ses exposés, ses analyses, ses questionnements; avec modestie, on pense ici surtout aux exigences d'un public italien, mais sans doute on peut viser un public plus vaste, tant la formule vient à son heure. Essai de synthèse, ce livre n'en a pas moins une perspective personnelle: Jossa préfère les arguments historiques (qu'il connaît sans doute très bien; il est l'auteur d'une étude fort remarquée: *Gesù e i movimenti di liberazione della Palestina*, Brescia, Paideia, 1980; cf. notre recension dans «Nicolaus» 16, 1989, p. 319-331); il est très attentif au contexte dans lequel il faut placer toute la discussion; il se méfie des raisons «théologiques», trop souvent liées aux préjugés des exégètes. Suivant Martin Hengel (son véritable inspirateur), Jossa situe l'origine de la christologie dans les vingt années qui vont de la mort-résurrection de Jésus (environ 30 apr. J. Ch.) à la moitié du premier siècle; il pense donc à une origine archaïque et palestinienne; il

opte pour un caractère englobant des formules christologiques, contre les thèses d'une évolution hellénistique, tout en admettant un approfondissement. C'est ainsi qu'il revendique pour le Jésus historique le titre de Fils de l'homme; ainsi aussi il situe le titre de Seigneur dans une communauté palestinienne de langue araméenne. Tout cela est dit avec équilibre, décision, sens des nuances. Il y a aussi une limite que Jossa avoue lui-même, mais qui gêne surtout l'exégète: il manque presque totalement une confrontation avec les recherches anglaises (sur le sujet on y trouve des essais fondamentaux et tout ne peut être réduit à G. Vermès). Et nous regrettons aussi l'absence d'un article tout à fait capital: D. PESCE, «Discepolato gesuano e discepolato rabbinico», ANRW 25, p. 352-389. Malgré cela, il s'agit d'un ouvrage important, qu'on lit avec plaisir.

ALDO MODA

SALVATORE LEONARDA, *La gioia nelle lettere di S. Paolo* (Theologia I), Palermo, Edizioni Augustinus, 1988, 198 p.

Dans la première partie, S. Leonarda prend en considération, en essayant de les disposer dans un ordre chronologique, les différents textes des épîtres où Paul mentionne la joie: la première aux Thessaloniens, les Galates, la première aux Corinthiens, la deuxième aux Corinthiens, que Leonarda considère comme un recueil de cinq lettres, les Romains et les Philippiens; pour cette dernière aussi, l'A. pense à la fusion de trois lettres. A bon droit, il omet les épîtres deutéropauliniennes (une étude de la joie dans ces épîtres pourrait manifester d'autres arguments contre l'authenticité paulinienne de ces textes, mais ce n'était pas là le but de Leonarda). L'A. situe rapidement chaque section prise en considération, il nous donne le texte grec (en discutant aussi, dans des cas isolés, des variantes textuelles) et une traduction; cette dernière est très proche du grec (seulement pour 2 Cor 7,13, la traduction d'*anapauo* par «ricreare» aurait dû être discutée en note). Une fois le texte traduit, Leonarda y étudie le thème de la joie. Il s'agit surtout des mots *chara* et *chairein* que l'A. explique dans leur contexte et en relation avec d'autres mots-clefs du texte paulinien. Dans la deuxième partie, S. Leonarda revient sur les mêmes péripécies en montrant «il plesso linguistico», c'est-à-dire la manière dont les différents mots se lient, se croisent, s'enlacent, s'embrassent et s'opposent. Après avoir ainsi synthétisé les textes, l'A. synthétise aussi les données au niveau du vocabulaire en montrant les différentes constellations terminologiques: les termes de l'annonce qui est à l'origine de la joie, les termes de la joie et de la tribulation, de la douleur et de la faiblesse, les termes qui indiquent les fruits de l'Esprit parmi lesquels la joie a une place importante, les termes qui marquent une orientation vers le futur, comme la couronne et la parousie. Toujours dans cette synthèse, l'A. précise l'emploi de l'hébreu *gil*, *rnn*, *śmh*, du grec *agalliaomai*, *euphraino*, *chairo* et des substantifs de la même racine, pour montrer comment Paul se situe par rapport à ce vocabulaire (sur ce point, j'aurais souhaité aussi des données sur *skirtao*). Le dernier chapitre de cette partie est une synthèse théologique. Leonarda montre que la joie a sa racine dans le mystère du Christ et dans l'action de l'Esprit, qu'elle s'accomplit au niveau de l'apôtre et des communautés ou, mieux: des relations entre l'apôtre et les communautés. Enfin, l'A. insiste sur la présence — présence constante et nécessaire — de la joie dans la vie chrétienne et dans son ouverture sur l'eschatologie. Et au terme de son étude, Leonarda peut dire que «si nous voulons accéder à la conception

paulinienne de l'homme 'nouveau', la *chara* peut représenter un chemin privilégié» (p. 176). — Même si, au niveau de quelques textes pauliniens, je constate une certaine distance entre l'analyse et la synthèse données par S. Leonarda, je suis tout à fait convaincu de la conclusion à laquelle il aboutit: le thème de la joie est «un fragment capable d'évoquer le tout de la réflexion paulinienne» (p. 181). Et dans son livre il nous présente une bonne coupe de cette réflexion. Evidemment, cette coupe est décrite à partir d'une idée positive, celle de la joie; mais on pourrait aussi en projeter une autre à partir des termes *lupe*, *thlipsis* et *stenazo* qui seraient plus proches de notre sensibilité; mais peut-être la coupe dessinée à partir de *chara*, au risque d'être jugée — à tort — comme une fuite en avant, une sorte d'optimisme à la Candide, a-t-elle la valeur d'une provocation, une provocation dont on a besoin aujourd'hui et dont il faut remercier l'A.

RENZO PETRAGLIO

JEAN-NOËL ALETTI, *Comment Dieu est-il juste? Clefs pour interpréter l'épître aux Romains*, Paris, Seuil, 1991, 285 p.

Dans son dernier ouvrage, Jean-Noël Aletti n'offre pas un commentaire de l'épître aux Romains mais, comme l'indique le sous-titre, propose diverses possibilités de lecture. Son principe d'analyse est synchronique (se référant surtout au modèle rhétorique mais aussi aux modèles concentrique et midrashique) et il cherche à dégager, à travers la structure de l'argumentation paulinienne, le sens théologique du texte. La structure même de l'épître révèle la pensée de Paul et sa conception de la foi chrétienne. Un nouvel éclairage est ainsi apporté à l'interprétation des chapitres 1 à 4 et 9 à 11 de l'épître aux Romains. Très vite, le fil conducteur de cette lecture est donné: le message de l'épître aux Romains se lit sous le signe du dessein salvifique de Dieu qui exerce une justice radicalement impartiale. — Bien qu'écrit pour des non-spécialistes aussi, la lecture de cet ouvrage n'est pas très aisée et pose quelques difficultés au lecteur désireux de suivre les pas de l'argumentation. De plus, il est regrettable que deux fronts d'attaque se dessinent régulièrement en filigrane et soient pris à partie, soit l'étude diachronique d'une part et l'interprétation luthérienne de l'épître aux Romains d'autre part. Ces deux aspects rendent la lecture parfois fastidieuse. Néanmoins, le dernier chapitre (chapitre X) résume bien l'ensemble du parcours élaboré en soulignant les enjeux théologiques. C'est bien cet élément-là qui ouvre à l'actualisation du message paulinien autour de la question: comment Dieu est-il juste?

MURIEL SCHMID

JEAN-MARC PRIEUR (éd.), *Acta Andreae, Praefatio-Commentarius, textus cura Jean-Marc Prieur*, (Corpus Christianorum, Series Apocryphorum 5 et 6), Turnhout, Brepols, 1989, XXVI + 848 p.

Disons tout de suite que c'est un très beau et très grand texte qui nous est présenté dans ces volumes 5 et 6 de la *Series Apocryphorum* en cours d'édition chez Brepols. Rédigés en langue grecque, vraisemblablement à la fin du II<sup>e</sup> siècle, les *Actes d'André* ne nous ont malheureusement pas été conservés dans leur intégralité. A ce jour, seuls nous sont parvenus des extraits et des remaniements. Le principal but de Jean-Marc Prieur étant donc la connaissance de ce qu'étaient les *Actes*

*d'André* dans leur rédaction première, il lui a d'abord fallu faire l'examen serré de tous les témoins connus et disponibles, et discerner parmi eux, en vue de la reconstitution littéraire et de l'édition qu'il propose, ceux qu'il pouvait intégralement, ou seulement partiellement, utiliser. Puis, après avoir examiné la valeur historique des *Actes d'André* et de leurs rapports avec les autres traditions concernant l'Apôtre, il dresse l'inventaire des auteurs et des œuvres attestant la présence de l'apocryphe, et l'on y mesure le rayonnement considérable que sa lecture a pu avoir, du III<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècles, sur tout le pourtour de la Méditerranée, jusqu'en Arménie. Dans une deuxième section, l'auteur poursuit sa recherche sur la composition et la structure des *Actes*, et analyse les nombreux discours et les prières que le texte grec le plus ancien met dans la bouche d'André. Enfin, dans une remarquable synthèse qui forme la troisième section de son introduction, Jean-Marc Prieur aborde, par un commentaire systématique, tous les thèmes philosophiques, théologiques, gnostiques, éthiques, ascétiques et anthropologiques sur lesquels les *Actes d'André* reviennent constamment. En un mot, plus qu'un exposé biographique de l'Apôtre, l'auteur inconnu des *Actes* a pour intention essentielle de transmettre à ses lecteurs, à travers les discours et les prières d'André, une connaissance qui apporte le salut. L'activité thaumaturgique et les divers déplacements de l'Apôtre, qui font le cadre du récit, bien qu'importants, puisqu'ils sont à l'image des miracles et des voyages incessants du Christ lui-même, sont au second plan eu égard à l'action spirituelle d'André, qui a toujours pour objectif de faire découvrir et de mettre à la lumière l'homme intérieur de ceux à qui il s'adresse, cet être réel qui sommeille tant que la révélation ne leur a pas été apportée. André dit en résumé qu'il n'a pas été envoyé pour enseigner, mais pour «opérer». Nous avons là, à notre avis (et l'auteur n'y fait pas allusion) une illustration, sous la forme d'un récit existentiel, de ce que dira plus tard le Pseudo-Denys sur les deux modes d'enseignement des théologiens: «le premier, qui persuade et contient en lui-même la vertu de ses dits, le second qui opère et, par des initiations qui ne s'enseignent point, *situe les âmes en Dieu*» (IX<sup>e</sup> *Lettre à Tite*, P.G.III,c.1105d). C'est à cette lumière que nous comprenons le mieux la relation étroite et exceptionnelle entre André et Maximilla.

Le volume 6 nous présente l'édition critique et la traduction des textes suivants: les *Actes d'André grecs* reconstitués par Jean-Marc Prieur, la *Vie d'André* par Grégoire de Tours dans l'édition de M. Bonnet, le *Papyrus copte Utrecht 1*, version copte d'un extrait des *Actes d'André*, et enfin une nouvelle édition du *Martyrium prius*, des extraits du *Martyrium prius* et de la *Laudatio* en parallèle, et une synopse du discours à la croix. Dans le domaine de l'édition, comme dans celui de la présentation, les deux volumes sont impeccables, et nous ne pouvons que saluer avec admiration d'aussi belles et passionnantes publications.

JEAN BOREL